

des magasins, les types des personnes, les mots que l'on entend, tout est français. Malheureusement l'Américain du Nord et l'Allemand tendent à dominer et déjà une grande partie du commerce est entre leurs mains. Nous trouvons dans cette ville plusieurs prêtres français. M. Mignot, curé de la cathédrale, nous reçoit avec une cordialité, une amabilité vraiment françaises, et comprenant parfaitement notre mission, il nous engage à prêcher à toutes les messes du dimanche en faveur de la Propagation de la Foi. Nous acceptons avec empressement et nous rappelons aux fidèles que l'Œuvre, commencée pour venir au secours des diocèses de la Nouvelle-Orléans et de Baltimore, doit être soutenue maintenant par ces diocèses américains à qui elle a donné sans compter.

Nous trouvons partout une grande sympathie. M. Bermudez, président de la Cour Suprême, homme d'un rare talent, nous remet une lettre de recommandation pour le Président de la République Mexicaine. M. Antchinson, propriétaire directeur de la ligne *Southern Pacific Rail Road* nous accorde, quoique protestant, une réduction de 50% ce qui nous fait une économie de 400 frs. Mais ici les dollars ou piastres n'ont que la valeur d'un franc en France, et malgré tout, notre voyage sera plus coûteux que nous ne voudrions. Tout repas se paye 5 francs, même en ne prenant que de l'eau ou café au lait pour boisson de table. La moindre fiole de vin de Californie se paie 5 francs, et dans le train on demande un dollar pour un flacon de bière.

Après un retard de quatre ou cinq jours, retard bien pénible pour nous, nous quittons la Nouvelle-Orléans le mardi 12 novembre. Comme à New-York, nous nous embarquons sur un *ferry-boat* pour venir prendre le train sur la rive gauche du Mississipi.

\* \*

On nous annonce que samedi, c'est-à-dire après quatre jours et quatre nuits de chemin de fer, nous serons à Mexico. En route donc et nous voici lancés de nouveau à travers les forêts vierges et les immenses plantations de cannes à sucre. Après une nuit de repos dans le *sleeping*, nous nous éveillons le lendemain matin dans les plaines du Texas. Le pays n'a plus l'aspect de la veille. Les arbres sont rares ; les campagnes légèrement ondulées, sont mieux cultivées, les villages mieux bâtis, les maisons ont un air de bien-être et de propreté qui fait plaisir. Mais, à mesure qu'on avance vers l'ouest, les cultures diminuent, les arbres deviennent de chétifs arbustes, la campagne se fait déserte ; les cactus, les aloès annoncent un climat sec et chaud.

San-Antonio, nom espagnol, maisons à balcons, on voit qu'on approche du Mexique. A Spotford, le train se dirigeant vers San Francisco laisse notre *sleeping-car* à une autre machine qui nous entraîne dans des plaines sans fin. Un air calme, un ciel pur, au loin des collines bleu foncé sur l'azur plus clair, on se croirait en Orient. Ces paysages à la fois grandioses et simples plaisent toujours et élèvent l'âme.

Le soir, nous passons la frontière, le Rio-Grande entre Eagle-Pass et Piedres-Negras. Ici, l'arrêt est assez long et nous descendons du train pour faire visiter nos malles à la douane et aller souper, car il est nuit. Nous trouvons des types nouveaux, ce n'est plus l'impassible Américain du Nord, des yeux noirs se fixent brillants sur vous, les figures jaunes paraissent malades à la lueur du gaz ; puis voilà les grands chapeaux pointus du Mexique et surtout la sonore et énergique langue castillane. Cela nous plaît mieux que le langage en-dedans des yankees. Nous sommes bien au Mexique. Mais c'est la nuit, demain seulement nous pourrions contempler les magnificences de ce pays nouveau pour nous.

\* \*

A cinq heures on s'éveille, le train est arrêté. Monclova ! tel est le nom de la station, vite on s'habille, on se lève, et l'on vient pour admirer... Quoi ! c'est là le Mexique ! Mais nous sommes en Algérie, l'Algérie des frontières du Maroc avec ses collines dénudées, ses broussailles, ses Arabes ! Ces gens jaunes, enveloppés de couvertures rouges, ces cavaliers qui disparaissent là-bas dans le désert,

ce sont bien des Bédouins. Enfin, c'est pourtant le Mexique ! Et le train part et nous nous enfonçons de plus en plus dans un pays affreux. Ici, la plante grasse a trouvé sa terre de prédilection. De tous côtés, entre les roches grises, on voit surgir cactus, yuccas, aloès à la fleur gigantesque qui donnent au paysage un cachet vraiment mexicain. Les déserts de l'immense plateau appelé Bolson de Mapimi, ses *canons* (vallées) n'offrent rien autre chose à l'œil fatigué du voyageur. Pas d'habitations sauf quelques huttes aux stations. La carte marque des lacs, des lagunes et de loin le mirage lui donne raison ; mais la rapide machine nous jette bien vite dans la triste réalité. Ces belles eaux bleues ne sont de près que des sables gris aussi secs en ce moment que le Sahara.

Enfin, après toute une journée de chaleur et de poussière, nous atteignons la grande ligne centrale à Torreon, pauvre village enfoui dans la poussière. Le train se fait attendre jusqu'à la nuit et nous nous empressons de prendre notre couchette pour nous reposer. Au réveil, voici des collines rougeâtres sans végétation ; des blocs peints en blanc et en rose en forme d'obus énormes, se remarquent de tous côtés. Ce sont les bornes des concessions minières. Nous sommes aux mines d'argent de Zacatecas. On aperçoit plusieurs établissements d'exploitation, puis au-dessous du train, dans un ravin au milieu de collines arides, la ville elle-même, grande, bien bâtie avec de belles églises. Nous lui disons au revoir, puis nous descendons par une vallée plantée de cactus et d'aloès vers la grande plaine qui précède Aguas-Calientes. Dans cette plaine, on remarque quelques *haciendas*, fermes mexicaines, et leurs champs sans limites ont plus de cinquante, soixante travailleurs qui travaillent sous la surveillance d'un cavalier. A midi, nous dinons à la gare d'Aguas Calientes, et des fruits inconnus pour nous, *ceremonias*, goyaves etc., nous sont présentés. Aguas-Calientes est paraît-il, une ville assez belle, célèbre par ses bains chauds, comme l'indique son nom.

D'Aguas Calientes à Léon, autre ville importante du Mexique, nous traversons des pays montagneux, tantôt cultivés, tantôt arides, où dominent toujours les plantes grasses. Les *haciendas* sont entourées de véritables remparts de *ciérges* épineux.

A Léon, le climat est très doux ; on y cultive et l'on y cueille des fraises toute l'année. A la station, on vient vendre de magnifiques corbeilles de ces fruits. On nous dit que la ville est belle ; mais c'est à peine si dans l'obscurité nous distinguons quelques dômes des églises.

\* \*

Enfin, voici l'aurore du dernier jour du voyage ! on approche de Mexico et nous descendons dans la plaine qui entoure la ville. Si Monclova nous a rappelé l'Algérie, la plaine de Mexico est l'image des environs du Caire sauf pourtant la ceinture de montagnes qui l'entoure : même atmosphère douce, un peu molle, même poussière fine, mêmes canaux d'irrigations avec leurs chemins poussiéreux, même teinte grise des arbres. Quant aux gens, on dirait qu'ils ont appris des Arabes à se draper dans leurs manteaux ou dans leurs guenilles, du même style et de la même teinte gris sale que les *gallabias* et les *caftans* d'Egypte. Ces maisons carrées à terrasse, aux murs grisâtres, rosâtres, à moitié décrépis, sont copiés sur les constructions égyptiennes. Et ces ânes si nombreux ! N'ont-ils pas le même air sérieux, triste et résigné que leurs confrères du Caire ? Mais tout passe, surtout en chemin de fer, et nous voici au Caire... pardon à Mexico !

Prochainement je vous parlerai de cette ville.

## NOS GRAVURES

M. GASPARD DROLET

Encore un citoyen marquant, une personnalité des plus honorables qui vient de disparaître.

M. Gaspard Drolet, auditeur de la province de Québec, est mort à la suite d'une courte maladie.

Cette nouvelle a produit toute une sensation dans la ville, encore sous le coup de l'émotion causée par le grand nombre de mortalités récentes.

M. Drolet était un excellent chrétien, un fonctionnaire habile et consciencieux. Sa mort cause un deuil général parmi la population de Québec.

M. Jacques-François-Gaspard Drolet naquit à Québec le 23 janvier 1828. Il était le fils de M. Gaspard Drolet, avocat, et de madame Marie-Antoinette LeBlond, fille de Jacques LeBlond, écrivain. Il fit ses études au Séminaire de Québec et entra dans le service civil en 1862, au département des Travaux publics du Canada. De 1850 à 1860, président de l'Institut Canadien de Québec. En 1867, nommé aux fonctions éminentes et difficiles d'auditeur de la province. Nommé commissaire en 1869 conjointement avec M. J.-W. Duncumb, percepteur de la douane à Québec, et Frs Vézina, caissier de la Banque Nationale pour s'enquérir sur l'organisation du service civil à Québec. Nommé de nouveau commissaire en d'autres circonstances importantes en 1875 et 1883.

M. Drolet s'occupa activement de milice et fut capitaine du 7ème des Chasseurs pendant quelques années.

En 1850, il avait épousé mademoiselle Marie-Louise Bruneau, fille de l'honorable juge J.-C. Bruneau de la Cour Supérieure. De ce mariage sont nés six enfants tous vivants. M. Eugène Drolet, employé du département du Trésor, qui est actuellement dangereusement malade d'une pleurésie ; M. l'abbé Casimir Drolet, du diocèse d'Ottawa ; M. Jos. Drolet, officier de l'école d'infanterie au Nouveau-Brunswick, et trois filles.

Membre du Tiers-Ordre de Saint-François, il manifesta le désir, avant de mourir d'être enseveli dans la robe de bure de sa confraternité.

Nous offrons à madame Drolet et à sa famille nos plus sympathiques condoléances dans le malheur qui les frappe si cruellement.

## L'INCENDIE DE L'ÉGLISE DE BEAUPORT

Nous donnons aujourd'hui une vue des ruines de l'église de Beauport (près Québec), incendiée dans la nuit du 30 janvier, d'après une photographie prise le lendemain, par M. Beaudry.

Cette église, une des plus jolies de la Province de Québec, fut commencée sous le Rév. M. Bernard, et le Rév. M. Lemoine, que la mort enlevait l'avant-veille du désastre, en fut le premier desservant.

Mgr Langevin, de Rimouski, continua l'œuvre commencée par le Rév. M. Bernard, et c'est le Rév. M. Tremblay qui termina ce bel édifice et qui desservit la paroisse de Beauport pendant vingt-six ans.

Le Rév. M. A. D. Légaré en est le desservant actuel depuis cinq ans.

Coincidence remarquable, Monsignor Légaré, frère du desservant actuel, était décédé la veille de l'incendie et exposé au moment du désastre. Ceci nous montre combien fut grande la douleur du Rév. M. Légaré, frappé en deux jours dans ses affections les plus chères, la mort de son honoré frère et l'incendie de sa chère église.

Cette église était une des mieux fournies de la paroisse de Québec ; ses ornements, riches et nombreux, prouvaient le zèle des différents curés qui se sont succédés à Beauport et la grande charité qui caractérise les habitants de cette paroisse.

Le tiers de la maçonnerie est encore en assez bon état pour être restaurée et avec le montant des assurances, c'est-à-dire \$46,200, on espère que l'église sera rebâtie pour l'automne prochain.

Les pertes, d'après le Rév. M. Légaré, s'élèveraient à \$200,000.

La salle publique de la paroisse, qui peut contenir environ 700 personnes, sert d'église provisoire, trois offices y sont célébrés, ce qui donne aux communions de Beauport la facilité de satisfaire à la loi du dimanche.

LE DRAPEAU

Le 8 septembre 1855, à l'assaut de Malakoff, le drapeau du 91me régiment de ligne française, fut planté sur le parapet, au-dessus d'une poudrière.

Tout à coup retentit une terrible explosion saluée par les hurrahs des Russes. La poudrière venait de sauter. Le lendemain, dès qu'il fit jour, le lieutenant Becquet de Souraz réunit ce qui lui restait de soldats valides pour déterrer l'aigle. Les